

VAR Les Vagabonds
du Rêve

Avant les oracles

Sandrine Scardigli



Mai 2011

« *Les Vagabonds du Rêve* », mai 2011

www.revue-imaginaire.com

Marchetto Éditrice, 3 rue de Paris, 06000 NICE, FRANCE

reur.errant@gmail.com

Texte : Sandrine Scardigli

Illustration : Hélène Marchetto

Maquette : Julien Dorvennes

ISBN 978-2-91-5869-16

Dépôt légal : mai 2011



Avant les oracles

On raconte que, lorsqu'Apollon est apparu au pied de Delphes, on ne sait pas s'il s'était métamorphosé en dauphin ou s'il chevauchait un cétacé.

On raconte que, lors de son arrivée, c'est Python qui était honoré, serpent divin des profondeurs de la terre; qu'Apollon, dieu du Soleil, le tua d'une flèche pour prendre sa place en ce lieu toujours chargé de mystère.

On raconte que, durant des générations, de jeunes femmes furent dédiées à son culte et qu'elles prédisaient l'avenir.

On ne raconte jamais la rencontre, celle d'Apollon et de sa première Pythie, celle d'avant les oracles.



Prologue

*L'une du passé mourra par le Serpent,
Respirera le soufre,
Honorera dans la terre.
L'autre à venir sera la lumière,
Naîtra de l'eau, verra le gouffre,
Et régnera en son temps.*

C'est la première fois qu'Anastasia me récite cette prophétie sur laquelle elle fait des recherches depuis des mois :

– Tu comprends pourquoi je veux aller à Delphes ? Pourquoi il faut que j'y retourne ?

– Non, je ne comprends toujours pas. Tu sais très bien ce que je pense des prophéties.

– Oui, docteur. Tu me l'as assez répété...

Malgré la récurrence du sujet, j'insiste :

– Les prophéties ne sont que des défis pour ceux qui nous succéderont, une façon de leur demander s'ils seront à la hauteur d'un vilain tour qu'on leur joue. Elles ne peuvent devenir vraies que parce que quelqu'un décide d'y croire !

– Eh bien ! Peut-être que moi, j'ai décidé d'y croire !

Je ne peux que m'incliner face à sa volonté et à sa confiance ; peut-être aussi parce que ses yeux noirs ont toujours été trop grands pour ne voir que cette réalité. Musicienne, actrice, danseuse : Anastasia est une artiste au charisme magique ; toutefois, c'est sa fascination pour les mystères antiques qui m'a particulièrement attiré.

– Je suppose que rien ne t'empêchera d'y aller ?

– Exactement.

– Dans ce cas, je t'accompagne. Il te faudra un bon médecin



lorsque tu te fouleras une cheville !

Je la prends dans mes bras et respire le parfum ses cheveux. Nous sommes assis sur les gros rochers qui ont dévalé les flancs de l'Acropole pour trôner désormais au cœur des chênes et des pins – bribes des anciens paysages d'Athènes qui étouffent le brouhaha de la ville moderne. Nous avons toujours aimé venir ici, les nuits d'été, pour nous perdre dans cet étrange décor d'argent.

Pleine lune d'août. La plus belle, la plus immense, celle qui fait chanter les marbres et les roches sous nos pas, celle qui nous chuchote d'autres contes, d'autres rêves. Retourner à Delphes. Marcher dans les pas des pythies. Seule cette lune peut nous convaincre que nous en avons la force.

Sous mes doigts, la pierre rend la chaleur qu'elle a volée au soleil.



Avant les oracles

Les montagnes, dentelles formidables, s'approchaient lentement. Les vagues semblaient grimper au-delà de la ligne du rivage pour prendre possession de la terre, se métamorphoser afin d'inonder l'ocre et le calcaire. Teintes de mercure sur blanc et rouge, sur lumière et sang, manteau digne d'un Dieu.

Ses pieds battaient encore l'eau. Ses bras restaient accrochés à l'aileron dans un geste qu'il ne contrôlait plus. Sa vision se troublait et il ne percevait désormais que des taches de couleur, des masses indistinctes. Depuis combien de temps avait-il perdu son embarcation ? Depuis combien d'heures son salut était-il lié à la volonté et à la résistance de ce surprenant animal ? Pas plus que les images, il n'arrivait à fixer les idées.

Il reprit brusquement conscience : le dauphin le bousculait gentiment pour le faire rouler vers le rivage. Le jour se levait. Le naufragé avait soif, froid. bercé par le clapotis de la mer, il posa la tête sur les graviers et sombra. Il crut distinguer une ombre avant que le monde ne disparaisse.

Parfum de fleurs, de bois et de terre. Une autre odeur, entêtante, inconnue. Il tenta de s'asseoir.

– Ne bouge pas. Attends. Bois un peu.

Des gouttes tombèrent entre ses lèvres. Pendant ces longues heures dans les vagues, il avait essayé de se souvenir de la saveur de l'eau douce, mais cela était bien meilleur que ce qu'il avait imaginé. Ou bien était-ce un élixir qui le ramenait à la vie ? Déjà, il ouvrait les yeux. On le fit boire davantage et il put apercevoir un plafond de roche. Une dernière gorgée et il fut capable de se mouvoir pour tenter de découvrir à qui l'avait confié le prince des mers. Il devina



une femme qui se dérobaît à son regard.

La pièce n'était éclairée que par le foyer qui le réchauffait et par quelques lampes à huile. Il ne distinguait pas clairement les objets qui l'entouraient, mais entendait un ruissellement rassurant : une source. Le parfum étrange revint dans un courant d'air trop froid mêlé d'autres saveurs, dont une qu'il aimait particulièrement :

– De l'huile d'olive ! Vous venez de préparer de l'huile d'olive ?

– Repose-toi. Tu as tout le temps d'apprendre ce que je fais ou qui je suis. Dors.

Paupières closes, il s'endormit.

Combien de lunes vécut-il sur cette couche, abandonné aux soins de l'inconnue cachée par d'interminables boucles brunes ? Il se laissait bercer par les odeurs d'olive, de roche, de sel, de... quel était donc ce dernier élément, amer et doux, qui évoquait d'autres beautés ?

Il resta longtemps ainsi, convalescent entre songes, interrogations et absences aux avant-goûts de néant.

Eau, miel, lait, olives, pain, fromage : le temps passait et ses forces revenaient au rythme des aliments simples, en litanie des sens. Il ne savait de lui-même plus rien désormais que son existence dans cette grotte et avait oublié s'il avait jamais connu une autre vie. Quelquefois, ses rêves l'entraînaient dans des flux inhospitaliers : des vagues de crainte tentaient de l'étouffer, des vents hurlaient pour éloigner de lui les sirènes. Par-dessus l'iode, il percevait l'odeur de la mort et se réveillait en criant. Il voyait alors la jeune femme à ses côtés lui offrir sans un mot du vin au miel dans un gobelet d'argile.

Elle disparaissait pendant des heures et revenait avec le souffle de la mer et de la montagne, dans les boucles sombres qui ornaient sa nuque et dépassaient de son foulard. Ses allées et venues étaient régulières et le parfum de l'encens l'enveloppait à chaque retour : il



devinait qu'elle rendait un culte, mais ne savait pas à qui, ou à quoi.

Elle ne voilait plus son visage, mais lui parlait peu : elle continuait à voiler son âme.

Chaque heure donne corps à la prophétie.

Il a oublié, est mort pour renaître,

Je sais. Je dois me taire.

Révéler m'est interdit.

Un soir où il avait pu marcher un peu autour de son lit, elle lui fit la requête rituelle :

– Tu as bu, mangé, dormi chez moi. Tu me dois ton histoire.

Il paniqua. Comment avait-il pu imaginer avoir le droit de rester muet ? Même s'il ne se souvenait pas, il sentait qu'elle avait raison : il lui devait son histoire en échange de son hospitalité et de ses soins. Pourtant, il hésita. Il pensa un instant à s'inventer une épopée d'aventures et de bravoure, pour qu'elle l'admire ; ou bien une vie d'orphelin harcelé par la méchanceté des hommes, afin qu'elle le prenne dans ses bras et le berce doucement. Mais il n'eut pas le cœur à lui mentir :

– Je sais seulement le frottement des cailloux et les vagues sur mon visage. Un dauphin me fait rouler sur le sable. Une forme noire s'avance vers moi. Je me réveille ici. Je ne possède même plus mon nom.

Tout en lui souriant, elle sortit le pendentif dont elle ne se séparait pas et le caressa : il vit enfin distinctement le dauphin et le serpent entre les doigts fins.

– Et, toi, qui es-tu ? Comment dois-je t'appeler ?

Elle ne lui avait jamais rien dit d'elle. Une fois de plus, elle ne répondit pas à sa question, sachant qu'en réalité il s'accommodait de cette ignorance.



– Tu ne connais pas encore le pouvoir de nos noms. Demain, nous sortirons. Tu dois voir le soleil à nouveau, prendre des forces. Et, après, tu pourras me demander ce que tu veux.

Il n'aurait jamais imaginé qu'elle pût le soutenir aussi longtemps. Depuis leur départ, elle rattrapait ses pas. Leurs sandales avançaient dans les cailloux, danse désarticulée : elle suivait sa propre musique, tandis que lui n'écoutait rien et trébuchait. Soudain, il entendit de l'eau, des rires, des éclaboussures. Lorsqu'ils sortirent à découvert après un virage entre les chênes, les rires cessèrent brusquement. Il leva les yeux. Cinq jeunes gens se tenaient dans une fontaine pavée creusée à même le sol. Ils devaient être ceux qui batifolaient quelques instants auparavant ; mais, à présent, leurs regards passaient d'elle à lui, presque affolés, craintifs en tout cas. Ils s'inclinèrent devant la jeune femme puis disparurent dans les arbres alentour. Sa compagne éclata de rire.

– C'est si puéril ! Mais cela m'amuse toujours.

– Pourquoi ont-ils peur de toi ?

– Ce n'est pas de moi dont ils ont peur, mais des secrets que je détiens. Et, comme moi, ils savent que tu en fais partie.

Elle le regarda, à nouveau sérieuse, puis baissa la tête. Il connaissait désormais cette attitude : elle cherchait sans doute les mots adéquats. La source avait repris un chant plus doux ; l'eau coulait par la bouche d'un petit Satyre qui paraissait les observer.

– Entre dans l'eau. Cela va te faire du bien.

– M'accompagnes-tu ?

Comme il devina qu'elle hésitait, il s'interrogea : pour quelle raison aurait-elle craint de se baigner avec lui, alors qu'elle prenait soin de lui depuis tant de lunes ? Cette intimité qui l'avait tout d'abord gêné lui était devenue naturelle.

– Bien, dit-elle simplement.



Leurs vêtements s'entassèrent sur les pierres qui bordaient le bassin. Même dans leur nudité, la jeune femme continuait à le soutenir afin qu'il ne glissât pas. Dans l'eau froide, le naufragé se sentit revenir à lui malgré les frissons.

Sa compagne le lâcha. à présent, son regard parcourait le corps du jeune homme avec insistance. Sans un mot, cette femme toujours mystérieuse lui avouait qu'il était divinement beau et qu'elle commettait un sacrilège à le tenir ainsi par la main, à le toucher, elle, simple mortelle.

Lui aussi la contemplait pour la première fois. Il sombrait dans ses yeux d'encre et n'osait pas admirer sa bouche si douce.

Le soleil se frayait un chemin à travers les branches pour venir caresser leur front, leur dos, leurs épaules. Ce fut elle qui brisa le silence :

– Sortons. Je dois te montrer quelque chose.

Ils quittèrent la fontaine et se rhabillèrent prestement, maladroitement. Peut-être auraient-ils voulu rester ainsi, perdus dans le regard de l'autre, à essayer d'en percevoir les secrets et d'en tisser de nouveaux. Malgré tout, ils se remirent en marche : lui un peu plus sûr à chaque pas ; elle, la tête moins haute, le pas hésitant.

Le soleil avait entamé sa course descendante. Les semelles fines crissaient, la poussière s'insinuait dans leur souffle. Étonné, il comprit qu'il reprenait force au contact du sol et se déchaussa pour sentir la terre sous la plante de ses pieds.

– C'est ici, annonça-t-elle, marquant une pause.

Il leva les yeux. La montagne se dressait devant eux, autour d'eux, au-dessus d'eux, manteau de lumière et de sang, celui qu'il se souvenait avoir entraperçu tandis qu'il était tiré par le dauphin. Il se retourna : de l'horizon jusqu'aux flancs des montagnes s'étendait un monde de vif argent étincelant, une mer d'eau et d'oliviers dont



il ne pouvait distinguer les frontières.

En silence, il se saisit tendrement des doigts de sa compagne ; il scrutait cet univers rocheux qui menaçait de les engloutir. Il y observa de nouvelles teintes, comme ces lignes sinueuses et ces taches de jaune pâle. Le soufre. Le dernier des parfums qu'il avait essayé de décrypter au cours des jours passés sur sa couche, au fond de la grotte salvatrice.

Ils continuaient à avancer, en s'aidant de leurs mains et de leurs genoux, sur le sentier qui lui semblait trop raide pour être plus tard celui de leur retour. La jeune femme le devançait désormais de quelques mètres, de nouveau à l'aise dans cette verticalité sauvage. Elle lui indiquait les prises les plus faciles, les pièges. Alors qu'elle atteignait une trouée dans la montagne, elle lui adressa un signe et disparut. Toute son hésitation s'était envolée.

Je connais nos rôles. Je suis prête.

Il ne devait pas entrer là. Une voix hurlait dans sa tête qu'il ne devait pas y pénétrer. Qu'il prenne ses jambes à son cou, qu'il retourne à la fontaine, à la grotte ! Qu'il retourne à l'oubli ! Le néant d'avant la mer...

Il fronça les sourcils. Cette femme, sa guide, l'avait fait revenir à la vie ; il ne pouvait pas partir et disparaître sans prévenir ! Mais, surtout, se séparer d'elle lui était désormais impossible. Sur une impulsion qu'il ne comprit pas, il ramassa une pierre de la taille de son poing ainsi qu'un long morceau de bois et se faufila dans la plaie de la roche. Tout en avançant, il retrouvait les senteurs qu'elle ramenait dans ses cheveux.

L'entrée donnait sur une salle qu'il devinait grâce à un puits de lumière. à quelques mètres de là, une ouverture continuait plus loin dans les entrailles de la roche. Il y progressait lentement, à tâtons. Ses yeux s'habituaient peu à peu. Sa peur était restée à l'extérieur :



il s'en était débarrassé en posant le pied dans l'ombre du passage, comme un reptile abandonne son exuvie.

Un autel, sur lequel le jeune homme distingua un bas-relief représentant un serpent, de nouveau des lampes, de petits flacons de verre coloré. Il devinait une présence menaçante.

Soudain, il comprit.

Le monstre taillé dans la roche existait réellement ; il était là-bas, près de la paroi la plus éloignée de l'entrée. De toute la vigueur de son corps, il enveloppait la jeune femme d'une étreinte mortelle.

Le jeune homme ne réfléchit pas. Déjà, il était sur la tête de l'animal, il lui avait crevé les yeux et fourrageait dans les cavités ensanglantées pour atteindre le cerveau ; il avait lâché le caillou aspergé de ce sang froid pour mettre toutes ses forces dans le long morceau de bois. Il découvrait sa propre rage, sa colère. Quelle traîtrise était-ce là, attendre dans l'obscurité d'un lieu sacré pour tuer ?

Une puissance qu'il ne se connaissait pas l'avait envahi : une nouvelle conscience lui disait qu'il était ici chez lui et que ce serpent aux dimensions quasi divines était un imposteur et devait disparaître.

Sous les yeux de sa première Pythie, tandis qu'il s'acharnait sur Python, le naufragé devenait Apollon.

L'étreinte du reptile se relâchait peu à peu. Le nouveau dieu se précipita pour recevoir la prêtresse dans ses bras. Elle n'était pas encore inconsciente.

- Tu l'as fait, tu l'as tué...
 - Non, reste ! Ne pars pas, ne me laisse pas...
 - La prophétie... Chaque grandeur exige un sacrifice...
 - NON !
 - Ne m'oublie pas. Je reviendrai pour t...
- Elle se tut. Ses yeux restèrent ouverts.

Il pleura longtemps.

Lorsqu'il sortit, la jeune femme sans nom dans les bras, le jour menaçait de mourir aussi. Il hurla aux éléments, au soleil qui fuyait, à la lune qui n'arrivait pas, à la terre et à l'eau qui l'avaient trahi.

La descente fut longue et pénible. Il ne s'était pas résolu à dormir dans la caverne où la prêtresse s'était donnée à son ancienne divinité, et préférait se rompre le cou en essayant de lui offrir une sépulture digne d'elle. La nuit était presque noire lorsqu'il parvint à la fontaine. Le sang qui le barbouillait encore témoignait de ce qu'il venait de vivre ; il voulait se purifier. Une dizaine de jeunes gens, hommes et femmes, se tenaient près du bassin, solennels ; certains portaient des couronnes de fleurs.

Lorsqu'ils l'aperçurent, la plupart semblèrent ne pas supporter sa vue et s'enfuirent, terrorisés à la vue de ce nouveau dieu. Un seul resta, qui lui demanda :

– Où est notre Pythie ? Et que s'est-il passé avec Python ?

– Morts. Tous les deux.

Le garçon éclata en sanglots.

– Elle nous l'avait dit. Lorsque nous vous avons vus monter, nous savions qu'elle allait mourir.

– Je ne savais rien, moi... Elle ne me disait rien, à moi ! Je ne savais rien ! répéta-t-il avant d'ajouter :

– Nous devons l'enterrer. Aide-moi.

Ils s'éloignèrent et commencèrent, de leurs mains nues, à creuser une ultime couche. Les uns après les autres, le reste des adolescents revint pour les aider.

Larmes. Silence. Avant que la terre ne tombât sur elle, celui qui était désormais Apollon se pencha pour récupérer le pendentif. Il se rappela qu'elle lui avait promis toutes les réponses pour ce soir-là.

– Quel nom devons-nous invoquer pour la guider à travers les



ombres ?

– Athanasia*.

Couronnes de fleurs et brassées de blé tombèrent aux côtés de la belle disparue.

Les jours passèrent. Les jeunes gens qui l'avaient aidé à enterrer Athanasia l'incitèrent à rester dans la grotte de leur prêtresse. Malgré leurs efforts respectueux, voire obséquieux, il se laissa lentement partir de cette vie. Il ne savait pas qui il était vraiment et n'avait nulle part où aller. Longtemps, il erra entre son nouveau foyer et la grande caverne. Perdu dans son chagrin, sans repère ni souvenir, en terre inconnue, jusqu'à son dernier souffle, le jeune homme douta. Était-il vraiment un Dieu, comme il en avait eu la sensation au cours du combat ? Qu'avait-elle voulu lui dire avant de mourir ? Pour lui ne persistait qu'une seule certitude : elle avait promis de revenir. Il l'attendrait donc. Ou la rejoindrait.

* Ce prénom encore utilisé en Grèce signifie « Immortelle ».



Épilogue

Anastasia et moi grimpons sur le sentier que des millions de pas ont tracé jusqu'au site brûlé de soleil et de soufre. Respiration difficile : quelque chose est ici, trop grand pour que je le rencontre sans émotion. Le paysage semble murmurer un secret. J'avance dans les traces de ma Muse, ses doigts dans les miens. Elle croit que nous nous perdrons au bout de ce chemin qu'elle grimpe si vite, mais n'hésite pas. Je ne l'ai jamais aimée si fort que depuis qu'elle imagine appartenir à un autre. Mes sens n'ont jamais été aussi aiguisés que depuis qu'elle pense avoir décrypté ses rêves et la prophétie.

Elle a trouvé la fissure. Nous entrons, moi derrière elle puisqu'elle refuse encore maintenant de me laisser passer devant. Je tiens une torche d'un côté, et un couteau de l'autre.

Anastasia s'approche de l'autel pour en allumer les lampes. Je remarque la précaution de ses gestes, la grâce de son pas. Je la vois exécuter des mouvements délicats de poignets, comme une danse. Puis, lentement, elle ouvre ses bras vers le puits de lumière et déclame la prophétie vers le ciel.

Au fil des mots sacrés, le voile se lève sur notre dernière scène. Va-t-elle se souvenir elle aussi ? Finalement, Anastasia s'assoit pour sangloter devant l'autel :

– Il ne m'a pas attendue.

Je m'avance vers d'étranges monticules de poussière derrière elle et commence à dégager ce qu'ils cachent. Tant de siècles ont passé ! Des images, floues, continuent à m'arriver, désordonnées.

Ça doit être ici...

La première rondeur suggère un crâne.

Mon crâne ?

Tremblant, frénétique, je continue...



Peut-être un peu plus bas. Je le tenais près de ma bouche lorsque le monde s'est évanoui. Là... Oui, ça doit être là.

Je dégage de petits os qui pourraient être ceux d'une main. Là, entre ces fragments d'une vie plus ancienne, je retrouve ce souvenir précieux que je dépoussière pour elle.

Tant pis si nous n'avons pas le droit. Tant pis si les autres dieux du Panthéon, si les Muses, si Pan, si tous les autres ont disparu.

Apollon ne manque pas à sa parole, même lorsqu'il essaie de l'oublier pour respecter la volonté de divinités plus grandes.

Je lui tends le pendentif :

– Oh, si, je t'ai attendue. Longtemps.

Et tant pis si je ne suis même pas sûr, encore, d'être Apollon.